

spécialement chargés de veiller au véritable bien-être de leurs concitoyens, de bien réfléchir sur les avantages matériels et moraux qui découleraient d'un tel enseignement.

On n'ignore pas non plus combien l'exemple est contagieux. L'initiative, prise par Montréal, la métropole commerciale du pays, ne manquerait pas d'exercer son influence au dehors. Petit à petit, nos maisons d'éducation, à la campagne surtout, remplaceraient quelques pianos par des machines à coudre ou à laver et par des ustensiles améliorés de cuisine, et, quelques heures par semaines pourraient être utilement consacrées à cette éducation pratique de la femme. Les fabriques de pianos en souffriraient peut-être, mais bien des ennuis seraient épargnés à beaucoup de jeunes ménages.

En développant le genre d'instruction, propre soit à l'ouvrier, soit à l'ouvrière, on évitera ces anomalies qui menacent de bouleverser notre état social au détriment de la famille, base de toute société bien organisée.

On évitera aussi plus facilement ce qui s'est produit dans une petite ville pas bien éloignée de Montréal. Cette localité possède plusieurs grandes fabriques, où les ouvrières sont plus nombreuses que les hommes. Or qu'arrive-t-il ? C'est que la mère et ses filles sont au travail de 7 heures du matin à 6 heures du soir, sauf le temps nécessaire pour venir dîner chez elles. Le père et les fils, n'ayant à peu près rien à faire, ont soin du logis—plus ou moins bien—et puis s'amuse, ou s'amuse et je n'ai pas besoin de vous dire comment. Je voudrais pouvoir faire toucher du doigt tous les désordres qui découlent d'un pareil état de choses. Mais je ne pourrais le faire sans blesser les convenances et révéler des dessous déplorables, inconnus du public en général.

Voilà un programme qui n'est que légèrement ébauché, mais qui s'impose de plus en plus à l'attention de tout citoyen anxieux de promouvoir le bien de ses concitoyens et de son pays.

Que faut-il donc faire ? Voilà la question. Que faut-il donc faire ?